

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Returned at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 17 mars 1909.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

La Crise Orientale.

Le différend survenu entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie il y a déjà quelque temps, et qui, si on ne le règle pas, serait réglé à l'amiable, est encore un sujet de sérieuses préoccupations pour les chancelleries, car la voilà qui se représente sous un aspect alarmant.

A Vienne, partout, à la Bourse surtout, la possibilité d'hostilités prochaines a exercé une déprimante influence sur les esprits, et dans les sphères officielles on admet une aggravation de la situation.

La dernière réponse de la Serbie à la note qui lui avait fait tenir l'Autriche-Hongrie le 6 mars n'étant pas satisfaisante, l'Empereur a fait venir auprès de lui le baron Von Aehrenthal, son ministre des Affaires Etrangères, et le Dr Wierker, Premier ministre de la Hongrie pour se consulter avec eux.

Il a été long, l'entretien, mais il est évident que tout en faisant preuve d'une grande fermeté, l'Autriche-Hongrie veut épouser tous les moyens pacifiques que lui suggère la diplomatie pour arriver, si c'est possible, à une entente, plutôt que de recourir à la violence; et il a été décidé à cette consultation qu'avant la fin de la semaine il serait demandé à la Serbie d'exprimer avec plus de clarté ses sentiments, de mieux faire connaître ses intentions quant à la solution de la question.

Pour bien faire comprendre l'importance de cette démarche de l'Autriche-Hongrie, les soixante-dix bataillons stationnés en Bosnie et tenus sur un pied de paix, ont reçu l'ordre de se préparer à toute éventualité; c'est donc quarante mille hommes qui pourraient être envoyés bien vite sur les champs de bataille. On devine l'impression causée par cette initiative du Ministère de la guerre; aussi se croit-on en Autriche à la veille d'un conflit inévitable.

La politique de l'Angleterre, de la Russie et de la France, aux yeux des Autrichiens, a été favorable à la Serbie depuis qu'est survenu le différend; et ce qui donne de la couleur à cette croyance, c'est que la Presse n'a le

droit de publier aucune nouvelle relative aux préparatifs militaires.

Les derniers avis reçus au Ministère des Affaires Etrangères à Berlin, indiquent que la situation entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie est grosse de menaces. On y affirme qu'une autre démarche sera tentée par l'Autriche auprès de la Bulgarie avec l'espoir qu'elle aboutira à une entente.

La Serbie, paraît-il, se livre, elle aussi, à des préparatifs de guerre, elle fait venir des armes et des munitions, et en a déjà une grande quantité à Salonique.

L'Autriche ayant eu vent du mouvement qui se poursuit en Serbie, se propose de demander à la Turquie de ne pas permettre le passage de munitions de guerre par les Dardanelles.

N'est-il pas étrange qu'elle veuille être prête à partir en guerre à n'importe quel moment, puisqu'elle mobilise ses bataillons en Bosnie, et qu'elle s'inquiète des mouvements de la Serbie dans le même sens, et voudrait même qu'il y fût mis arrêt: sagesse des nations!

Henri Heine et Bellini.

Dans le "Morning Post", une lettre inédite d'une Anglaise raconte une soirée chez Mme Jaubert, en 1835. Bellini arriva le premier. Il fut suivi du prince et de la princesse Belgioioso. Le prince, avec une voix délicieuse de ténor, chanta quelques airs de "la Norma" et de "la Somnambule", de façon si parfaite que lorsqu'il voulut dire une romance française: "Non, non, s'écria Bellini, encore de ma musique; vous la chantez si bien!" Lady G... n'avait jamais vu la princesse; elle la trouva admirablement belle, mais belle comme une idole, dédaigneuse et irritante. La princesse ayant dit que jamais un caricaturiste n'avait réussi son portrait, Musset déclara qu'il voulait essayer et, saisissant un album, il écrivit une charge qui exagéra jusqu'au ridicule, sa maigreur et ses immenses yeux noirs. "Vraiment, fit la princesse en rejetant l'album, M. de Musset a tous les talents", mais lorsqu'on murmura à l'oreille de l'amoureux poète: "Vous venez de brûler vos vaisseaux", Henri Heine n'arriva qu'à l'heure du souper. Il dit entre autres choses que l'éloge perpétuel de Goethe et de Byron l'agaçait. "Pourquoi admirez-vous tant de poètes étrangers quand vous en avez un qui les surpasse tous? — Et qui donc? demanda Mme Jaubert. — Mais M. de Musset", répliqua Henri Heine. Tout le monde sourit d'un air quelque peu incrédule et Musset parut s'associer à l'étonnement général, mais jusqu'à la fin de la soirée il demeura boudeur. On parla ensuite de musique et Heine déclara que les Français n'y entendaient rien. On se récria et fit appel au jugement de Bellini: "Bellini est un génie, reprit Heine; mais il payera son génie par une mort précoce; il mourra jeune comme Raphaël et Mozart." "Au nom du ciel, ne dites pas cela", s'écria le compositeur. — "Peut-être me trompaj-je, continua l'Allemand; et peut-être Bellini n'est-il pas un génie. Les bonnes fées, cher ami, vous ont tout donné, un visage de chérubin, la simplicité d'un enfant, l'estomac d'une autruche. Espérons que la mauvaise fée de vous a pas fait le plus grand présent du génie". La princesse faisant observer qu'un poète comme Heine n'avait pas le droit de parler ainsi, il répon-

dit: "Je suis un poète, mais mes compatriotes savent bien que je ne suis pas un génie. Ils me trouvent frivole et les Français me jugent ennuyeux. On écrira sur ma tombe: "C'est un homme tombé du ciel entre deux chaises"... Lady G... ajouta en "post-scriptum": "Deux jours après cette soirée, Bellini est mort subitement".

Femmes détectives.

Les grands magasins de Londres voyaient se multiplier d'une manière effrayante, depuis quelque temps, les vols commis par les femmes. Augmentation des surveillants et des policiers, arrestation de belles dames prises en flagrant délit, que jusqu'alors on avait relâchées, publication même de leurs noms dans les journaux: rien n'y faisait.

Le diamant ne peut être rayé que par le diamant! Les grands magasins eurent l'idée d'établir chez eux un corps de police féminin.

Des dames bien mises qui semblent des acheteuses, se penchent sur différents comptoirs, attentives et sérieuses, comme si elles allaient faire une dépense inutile; en réalité, elles ne quittent pas des yeux les autres clientes; elles suivent tous les mouvements de leurs mains, de leurs manches, de leurs parapluies. En quelques jours, elles ont surpris plus de vols que leurs confrères mâles en plusieurs années et découvert une foule de petits trucs.

Le plus fréquent est l'emploi d'une épingle, ou plutôt d'un hamçon fixé à la manche que la cliente promène négligemment au-dessus d'une dentelle, en étendant la main comme pour tâter un autre objet. Quelquefois, cet hamçon s'attache par un élastique au revers du manteau, ce qui simplifie la manœuvre: le vol et le recel s'opèrent d'un seul mouvement.

Le parapluie rend aussi de grands services, particulièrement aux rayons de bijouterie; r'en de plus facile que de faire tomber dans l'entonnoir de soie une bague, une montre, une bourse ou même un bracelet. Mais désormais l'œil perçant des détectives féminines déjoue toutes ces malices.

Les suffragettes anglaises doivent se féliciter de cette innovation. En attendant d'être élues, c'est déjà quelque chose d'être policières.

THEATRES.

TULANE.

Beaucoup de monde hier aux deux représentations de "Paid in Full" au Tulane. Les applaudissements n'ont pas été ménagés aux excellents artistes qui interprètent cette pièce.

Une dernière matinée de "Paid in Full" sera donnée samedi à deux heures.

CRESCENT.

"Texas" plait infiniment aux amateurs de mélodrame qui fréquentent le Crescent. Cette pièce est donnée aujourd'hui en matinée à prix populaires.

ORPHEUM.

Les artistes inscrits cette semaine au programme de l'Orpheum peuvent être comptés au nombre des meilleurs: qui aient jamais paru sur la scène de ce théâtre, aussi le nombreux public qui se

présente dans la salle à chaque représentation, exprime-t-il sa satisfaction par des applaudissements prolongés. Plusieurs nouveautés sont annoncées pour la semaine prochaine.

Société Nationale des Professeurs Français en Amérique.

Nous recevons de cette société un exemplaire de son dernier Bulletin Officiel publié à New York, siège de la société.

Très intéressants sont les renseignements contenus dans ce Bulletin, au sujet de l'œuvre des professeurs dont l'utilité est grande. La société donnait son cinquième banquet annuel récemment, sous la présidence d'honneur de M. Jusserand, ambassadeur de France aux Etats-Unis, et les professeurs et leurs invités y étaient au nombre de cent trente.

A la table d'honneur avaient pris place aux côtés de M. Jusserand, le professeur Auguste George, président de la société, et MM. Etienne Lanet, consul général de France; Gaston V. Ilen, attaché commercial à l'ambassade de France; Heilman, vice-consul de France; Henri Goud, président de la Chambre de commerce française; Alex T. Mason, président de l'Alliance française; Dietlin, président de la Société française de Bienfaisance; Tleton Wells, vice-président de l'Alliance française; Paul Faguet, agent général de la Compagnie Générale Transatlantique; Frank D. Pavy; les professeurs A. Cohn, Ch. Downer, H. Bary.

Après un discours prononcé par le professeur George, l'ambassadeur, à son tour, en a prononcé un qui a été souvent interrompu par de bruyants applaudissements; nous en extrayons les passages suivants:

Monsieur le Président, Messieurs, Messieurs,

C'est avec un sentiment de grande joie que je me trouve parmi vous. Voici votre cinquantième anniversaire et chaque fois j'ai eu plaisir à assister à votre fête de famille. Mes devoirs m'ont chaque fois retenu loin d'ici. Il m'est d'autant plus agréable de prendre part à votre réunion qu'elle me rappelle d'anciens et chers souvenirs. Il y a vingt ans j'assistais à des dîners semblables, donnés par une société française tout près de la ville de la Société des Professeurs Français en Angleterre. Vous êtes un peu ses descendants et vous avez là d'excellents modèles.

Monsieur le Président a prononcé à mon sujet des paroles que j'ai entendues avec beaucoup de plaisir, parce qu'elles indiquent à souhait non pas du tout ce que je suis, mais ce que je voudrais être. J'aurai devant moi le portrait qu'il a fait de moi et tâcherai le plus possible d'y ressembler. [Applaudissements.]

La tâche de professeurs tels que vous est l'une des plus belles qui puissent se concevoir. Comme toute tâche, elle a ses côtés un peu durs et pénibles. Nous vivons tous à l'étranger; nous sommes loin de la patrie et il est certain que tous, — même les plus heureux d'entre nous, — songent de temps en temps avec un regret ému à ces villes, à ces villages lointains, à ces forêts, à ces champs, à ces rivières, à ces fleurs, à ces chansons aérées notre enfance. Mais s'il est pénible pour tous de se sentir loin de la patrie, ce sentiment nous pénètre moins douloureusement que d'autres, nous qui habitons les Etats-Unis. Depuis que les Etats-Unis existent, des liens spéciaux d'amitié nous joignent à eux. Les Américains sont la seule grande nation à qui la France n'ait jamais fait la guerre. Les Français sont la seule nation avec qui les Américains aient jamais conclu une alliance. Les rapports de ces deux peuples ont bien commencé; ils continueront de même, et ni les Français ici, ni les Américains en France ne se sentiront réellement dépayés. [Applaudissements.]

Grande à tous égards, notre patrie est grande par-dessus tout par la force de sa pensée et par la beauté de son âme. Depuis qu'il existe une langue française, ce qui s'est exprimé dans notre langue a été les délices et l'enchantement de l'humanité. Depuis la "Chanson de Roland" célébrant nos premières gloires et nos premiers malheurs, jusqu'à Victor Hugo, jusqu'à aujourd'hui, plus une année n'a passé sans que la France n'ait apporté sa contribution à la pensée, à la beauté du monde. [Applaudissements.] Et une chose importante à considérer est que ce peuple ancien, ce peuple qui a quinze siècles d'existence, ce peuple ancien n'est pas vieux; il est jeune, fécond et grandissant. Son esprit continue à produire et à enfanter. Il n'y a au monde que deux littératures à la fois anciennes et vivantes dans toutes leurs parties: poésie, drame, roman, art oratoire. C'est celle des pays de langue française et celle des pays de langue anglaise.

Cette fécondité, cette force d'invention, cette autorité qui nous rendent dans les conseils du monde moderne, que la race est vivante et que le reste jeune; elles se manifestent chaque jour. Si nous faisons la part de chacun parmi les découvertes récentes, nous serons frappés de l'importance de celles qui reviennent à France. C'est la découverte de Pasteur, de Berthelot, de Curie, qui ont révolutionné la science et guéri des mots sans nombre: je vois le sous-marin, le ballon, l'automobile; et certes les automobiles ont fait un assez beau chemin sans que je m'attendisse jamais à en voir une sur une table. [Rires.] Ce qui montre évidemment qu'il faut s'attendre à les voir partout. Et pendant que l'afrope est une gloire proprement américaine, grâce à ces admirables frères Wright, dont le souvenir sera perpétué à jamais par des statues à peine plus silencieuses qu'eux-mêmes, il nous faut rappeler au premier ballon qui s'éleva jamais dans les airs était français; le premier dirigeable l'était aussi; c'est celui qui fit le trajet de Meudon à Paris et retour, en 1854, construit par le capitaine Renard.

Parlant toujours de la France, l'éminent orateur ajoute:

Ce pays de travailleurs consciencieux, ce pays où l'amour du foyer est poussé plus loin que partout ailleurs, ce pays offrant ce spectacle unique au monde d'un sol où sur deux électeurs il y en a un qui possède sa maison, ce pays, messieurs, c'est notre patrie, vous en sa vraie réalité; voilà le genre d'hommes et de femmes que vous avez à votre connaissance. Vous les avez connus sans frontières, en reconnaissant les fautes, sans les exagérer plus que les gloires. Et le souvenir des leçons reçues, des grandeurs enseignées, des beautés montrées sera conservé par ce peuple américain si sympathique à la France et dont l'intelligence est si ouverte.

Je lève mon verre à la prospérité de votre Société et à la grande œuvre qu'elle entend, habilement dirigée par son fondateur, ce professeur modèle, M. George; à cette œuvre à laquelle j'attache d'autant plus d'importance que ce que vous enseignez, vous, professeurs, à ces enfants qui n'habitent pas notre pays sera peut-être pour plus d'un d'entre eux tout ce qu'ils sauront de la France. Veillez à ce qu'il y ait de respect, de dignité d'admiration. [Applaudissements prolongés.]

Avocat frappé de paralysie.

Pendant qu'il plaidait un procès d'appel de l'Etat M. Guy M. Horner, un jeune avocat bien connu a été frappé d'une attaque de paralysie. Des médecins ont été immédiatement mandés et ont prodigué les premiers soins au malade qui un peu plus tard a été transporté à son domicile.

L'état de M. Horner est très grave mais les médecins espèrent que grâce à sa robuste constitution il guérira à se rétablir. C'est le docteur Paul Archinard qui est arrivé le premier sur les lieux. Après avoir examiné le malade il a constaté une paralysie partielle du cerveau et du côté droit. M. Horner a été transporté en voiture à son domicile où le plus grand repos lui a été ordonné.

Mort subite.

Frederick Bordeaux, un jeune homme de 23 ans, a été trouvé mort dans son lit, avenue Gentilly, 1612, hier matin à dix heures.

Il paraît que le jeune homme avait une affection à la tête et était forcé de porter une pique en argent.

Son médecin lui avait recommandé d'éviter toute émotion et il avait eu l'imprudence d'assister à un concours de boxe dans la soirée de mardi. Il est rentré chez lui à une heure du matin et à dix heures sa sœur l'a trouvé mort dans son lit.

Une pétition.

Les habitants de l'Avenue Carrollton, dans le voisinage de la rue Oak ont envoyé une pétition à l'Hôtel de Ville, hier matin, demandant qu'une surveillance fut organisée par la police sur la Salle Olympia, dans laquelle des bals et des soirées qui durent jusqu'à une heure avan-



SCENE DANS "PAID IN FULL", AU TULANE.

L'affaire Kennybrook.

Le Grand Jury Fédéral a commencé hier une enquête sur la tentative de cambriolage faite par Kennybrook, Martin, et Harless, le 5 mars dernier dans le bureau de poste de Franklin, et l'on s'attend à ce qu'il rende une mise en accusation contre les trois inculpés, aujourd'hui en prison.

Kennybrook et ses complices ont été ramenés mardi soir de Franklin, sous la garde du député-marshal Laiche et sont actuellement détenus dans la prison de paroisse en attendant leur comparution devant la Cour fédérale.

Les témoins cités par le grand jury conjointement à cette affaire sont: l'inspecteur des Postes, M. Kenyon, le shérif Peterman, les députés shérif Charles Peot, Oscar Jones et Millard Johnson et Mlle Mollie Allen, chef du bureau de poste de Franklin.

cée de la nuit, sont donnés presque chaque jour.

Les pétitionnaires déclarent qu'il leur est impossible de dormir et prient les autorités de prendre des mesures pour faire cesser ce tapage.

La fête de St-Patrick.

La fête de St-Patrick a été célébrée par des cérémonies appropriées dans diverses églises de la ville.

Dans l'église St-Patrick, rue du Camp, l'archevêque Bienk a réhaussé la cérémonie de sa présence.

La messe a été dite par le Père Weidon, de l'église St-Joseph, et le Rév. Père Heffernan a prononcé un sermon dans lequel il a retracé en termes éloquentes la vie et l'œuvre de St-Patrick.

Dans la soirée une réception a été donnée dans la salle St-Alphonsus par la division des Irlandais et les Dames Auxiliaires en l'honneur du Jour de St-Patrick.

Une foule nombreuse a assisté à cette réception, qui a été agrémentée de plusieurs morceaux de musique.

Arrestation de chauffeurs imprudents.

L'escouade d'agents cyclistes, dont la création est toute récente, a déjà à son actif de nombreuses arrestations de chauffeurs imprudents.

Hier matin des affidavits ont été dressés contre les personnes suivantes, pour violation du règlement de police concernant la vitesse des automobiles.

B. T. Lawrence, demeurant au No. 1732 rue Berlin, arrêté à l'angle des rues Broad et Canal; Luigi Castell, No. 1431 rue Octavie, arrêté à l'angle des avenues Howard et St. Charles; Morris Bacque, 913 rue Royale, dont l'automobile ne portait pas les lumières réglementaires, a été arrêté à l'angle des rues St. Charles et Ste. Marie. Tous les inculpés seront prochainement traduits devant le Juge Fogarty.

Feuilleton

—DE—

L'ABELLE DE LA N. O.

No. 84. Commencé le 5 déc. 1908

LA Princesse Noire

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR PAUL MARGUERITE

DEUXIÈME PARTIE

LA VENGEANCE DU MARQUIS

XXVIII

LE SUPPLICE D'UNE MÈRE

(Suite.)

Cette vie d'autrefois flottait dans un néant que la nuit opaque, une ombre tantôt inaper-

et tantôt claire, où des souvenirs fragmentés s'arrangeaient; mais rien de précis. Et ce qu'elle ressentait surtout, sous l'effet des soporifiques des potions calmantes qu'on lui avait fait prendre, c'était une lourde torpeur, la sensation d'un morne poids qui l'écrasait, âme et corps.

A son exaltation morbide avait succédé en effet une prostration complète. Et pendant plusieurs jours et plusieurs nuits elle avait vécu comme absente d'elle-même, d'une vie automatique, sans chercher même, tant son abaissement était profond, à comprendre où elle était, ce qu'elle faisait dans cette chambre inconnue et pourquoi on l'y avait conduite.

Puis peu à peu, le voile noir qui recouvrait son existence antérieure s'était dissipé lentement. Elle avait revécu le passé, elle s'était retrouvée elle-même. Mais ses souvenirs s'arrêtaient là.

Quel événement mystérieux et terrible s'était-il passé qui avait motivé ce déplacement, ce changement considérable dans ses habitudes?

Elle ne le savait pas. Il y avait là du vide, du noir dans son cerveau.

Et cependant elle était elle-même, elle se retrouvait Aurora, la marquise de Morailles, femme malheureuse, mère soignée. Quel accident, quel choc paraly-

Comment rattacher le passé au présent? Jadis elle était dans sa chambre à la Roche-Torte, aujourd'hui dans ce décor inconnu où tout lui était étranger, depuis les murs tapissés de la tenture, jusqu'aux fenêtres grillées comme celles d'un cachot.

Quel méfait avait-elle commis? Quelle maladie avait-elle franchie pour se retrouver ici?

Et subitement—troisième étape de la connaissance en train de revenir—elle avait revu, avec un frisson dans tout le corps, le soir affreux: la vipère, le miroir tombant en éclats, la bouche d'homme du corridor et le visage horrible du marquis.

Non, cela elle ne l'avait pas revu... Cela avait existé. Non, elle n'avait pas été la proie d'une hallucination!....

Mais ensuite, comment expliquer la tourmente orageuse, le délire éveillé par lequel elle avait passé, comme emportée sur les ailes de la folie?

Il y avait là des heures qu'elle se pouvait revivre, des sensations, des idées, qu'elle ne parvenait pas à expliquer; évidemment sa raison avait chancelé à ce moment-là.

Mais depuis, voyons, depuis... Elle restait dans son âme meurtrie et déprimée comme dans un logis dévasté par la tempête, et qu'on reconnaît pourtant. Elle était elle-même; elle était Aurora; pourquoi l'avait-on trans-

férés dans ces lieux? Péniiblement, à force de longues méditations, immobile, les yeux fixes, assise en un fauteuil, si absorbée qu'elle ne faisait attention à rien qu'à sa propre recherche, elle était arrivée à reconstituer son départ de la Roche-Torte.

Où, elle se souvenait.... Elle avait réclaté la présence de Jeanne auprès d'elle, et le docteur Saffroy lui avait répondu que Jeanne et son mari étaient repartis pour Venise. Mais pour quel alors, un peu plus tard, lui avait-il paru la décider à monter dans l'auto, entre la "nurse" et l'infirmier, affirmé qu'elle allait revoir Jeanne Le Chars et que celle-ci les attendait?

Il avait menti. Et non seulement Aurora n'avait pas revu Jeanne, mais au lieu de pénétrer dans l'hôtel de Morailles, comme le docteur Saffroy l'avait annoncé, elle se rappelait que l'auto, après sa course effrayante de nuit dans la campagne, était arrivée, par les rues noires, à cette demeure où jamais auparavant elle n'avait mis les pieds. On l'avait enlevée par promesse et mensonge. On la séquestrait. Dans quel but?

Parce qu'elle avait été malade, parce qu'elle avait eu une exaltation momentanée? Mais maintenant, elle sentait bien qu'elle ne l'avait jamais été.

Alors? De quel droit disposait-on de sa personne et lui en-

levait-on la liberté? Qui avait permis un pareil abus d'autorité? Qui, sinon l'homme néfaste qui l'avait suppliée comme épouse, qui lui avait infligé mille trahisons et qui la persécutait aujourd'hui dans la chambre qu'elle avait, pourtant si chèrement expiée.

Qui, sinon son méprisable mari, son pire ennemi, son gélier, son bourreau, elle n'en doutait plus à présent!....

Mais voyons, ce n'était pas possible qu'elle demeurât là longtemps encore; elle allait révoquer Jeanne, on lui amènerait Jacques, et André aussi viendrait la visiter. Comment était-elle parvenue à se débarrasser de son supplice pour de bon, plus que celles que le juge a condamnées, et que les pouvoirs d'un médecin, d'un mari seraient plus arbitraires que la loi commune, triompheraient du bon sens, de la vérité, de la justice?

Le septième jour de la détention de madame de Morailles, madame Rock, en entrant dans la chambre de sa malade, fut surprise de lui voir une expression nouvelle dans les yeux, un visage plus calme où la pensée lucide s'élevait.

—Bonjour, madame, dit la nurse de sa voix froide et de son air glacé, comment avez-vous passé la nuit?

—Bien, je vous remercie.... C'est tout, n'est-ce pas, qui ne m'avez pas quittée depuis que

l'on m'a emmenée de la Roche-Torte? —Je ne vois qui ce pourrait être d'autre.... fit madame Rock avec un air d'importance ironique et comme si un pareil doute la désobligeait.

—Dites-moi la vérité, vous voyez que je suis parfaitement consciente et très calme. Pourquoi m'a-t-on emmenée de la Roche-Torte?

—Je ne dois ni ne veux vous répondre, dit madame Rock avec un flegme invincible. Je ne suis ici que pour vous soigner, le reste ne me regarde pas.

—Mais je ne suis pas malade, protesta madame de Morailles avec vivacité. Le ton avec lequel je vous parle le prouve du reste.

—Oh! dit la "nurse" revêch, le ton ne signifie rien. Si vous n'étiez pas malade, vous ne seriez pas ici. Laissez-moi vous donner le conseil d'avoir confiance en ceux qui vous soignent: c'est aux médecins à vous rendre la santé.

Aurora pâlit, toute sa fierté soulevée par ces rebuffades; en même temps, du fond de son cœur ravagé et dans lequel le calme n'avait pas en le temps de naître, une exaltation de souffrance et de révolte reparut: —Qui êtes-vous donc pour me parler ainsi? dit-elle. Qui vous en a donné le droit? Pourquoi m'a-t-on séquestrée? Je veux le savoir!

—Ce n'est pas moi qui vous l'apprendrai, dit madame Rock d'un ton sévère; je vous répète, que je ne suis que votre garde-malade.

—Je ne veux pas être soignée, je n'ai pas besoin de vos services, retirez-vous.... dit madame de Morailles avec une irritation offensée, où l'orgueil de la patrie s'en raidit.

—Voulez que vous vous exaltiez encore! Signe que vous êtes loin de la guérison, fit madame Rock. Sachez que je ne vous veux ni du bien ni du mal, j'ai des ordres, je les exécute, voilà tout.

—Des ordres, quels ordres? s'écria Aurora bouleversée.

—Ceux que me donnent le docteur Saffroy. Et je veux bien vous en avorter, madame, s'ils vous trouvent tout à l'heure dans cet état d'exaltation, je sais bien les remèdes qu'ils emploieront.

—Quels remèdes! perlez, je vous l'ordonne!

—Je n'ai pas d'injonction à recevoir de vous, dit madame Rock gormée et se cabrant. Je connais la méchanceté et l'ingratitude des malades. Le docteur Orax. Aurora passa la main sur ses tempes et une lueur d'égarément brilla dans ses yeux, une lueur qui confirma madame Rock dans la conviction qu'elle avait affaire à un cerveau détraqué.